



La résilience Entretien avec Boris Cyrulnik

Par Martin N., Spire A. et Vincent F., Le bord de l'eau, 2009

Ce petit ouvrage, qui se lit en une heure tout au plus, a pour origine une interview de Boris Cyrulnik par deux journalistes, Antoine Spire et Olivier Martin, lors d'une soirée organisée par la commune de Boisseuil en Haute-Vienne, sur le thème des liens entre les générations. Son titre, la résilience, est donc à la fois incomplet et inexact, laissant peut-être à croire, compte tenu de son format, qu'il s'agit d'un petit manuel à l'usage des débutants en matière de résilience, ce qui n'est pas le cas.

La préface d'Antoine Spire rappelle le parcours extraordinaire du psychiatre et éthologue français parmi les plus médiatiques, enfant juif dont les parents ont été déportés et qui a réussi miraculeusement à passer à travers les mailles d'un filet pourtant plusieurs fois tendu. Ensuite, elle présente l'apport majeur de l'auteur quant à la ligne de démarcation entre l'homme et l'animal, que le premier cherche toujours en vain à établir, oscillant entre l'anthropomorphisme exacerbé et la tendance à rejeter dans l'animalité tout ce qui est différent de lui. Cette ligne, si elle existe, résiderait dans la capacité de l'être humain à raconter des histoires. Il est selon Cyrulnik, « un virtuose de la virtualité », un spécialiste de la représentation. Et en tant que tel, afin de pouvoir se guérir de ses traumatismes et de ne pas en affecter ses descendants, il doit trouver les moyens de transmettre son histoire. La place du grand-parent pour restituer cette histoire douloureuse, parfois indicible, est fondamentale : le temps et l'éloignement générationnel ont permis d'apaiser les blessures et il peut plus facilement faire entendre cette « inquiétante étrangeté » que comporte toute histoire.

Ensuite, l'entretien entre Cyrulnik et les journalistes laisse la sensation de « sauter du coq à l'âne » qui fait qu'il est difficile d'en ressortir l'essentiel. Néanmoins, si l'on reste centré sur la notion de transmission intergénérationnelle, objet du projet de la municipalité, on pourra retenir l'idée de la radioactivité du passé : ce non-su, ce non-dit, dont on appréhende le retour tant il peut être dangereux et qui, pourtant l'est moins que la non-histoire. En effet, si un parent, traumatisé, ne peut pas raconter, l'enfant peut receler en lui le doute sur un fait honteux dont il pourrait être l'auteur et par là-même, éprouver un attachement peu sûr. Cette transmission, si elle ne peut pas être faite par le sujet qui a vécu l'expérience extrême, doit être réalisée soit par un proche soit par d'autres voies qui pourraient se généraliser à la population comme celle de l'écrivain public, qui peut transformer la mémoire en objet. Cet objet, cette trace du passé, est d'ailleurs souvent déposé dans les familles sur lesquelles pèse un lourd secret, dans l'espoir tout aussi secret qu'il sera découvert. Et d'ailleurs, il l'est toujours, mais souvent bien plus tard, par un petit-fils par exemple, qui, lui, aura beaucoup moins peur de ce qu'il va révéler.

Pour conclure, l'entretien s'achève sur la nécessité de ne pas transmettre « n'importe quand, ni n'importe comment, ni n'importe où, ni avec n'importe qui ». Cyrulnik insiste sur la nécessité de devoir souvent commencer par le filtre d'un film, d'un roman, d'un témoignage, d'un cahier avant de parvenir à en parler dans l'intimité familiale. Par ailleurs, la manière dont le pays, le village, le quartier en parlent est fondamentale. Si l'on veut trop vite entrer dans un processus de réconciliation lorsqu'il s'agit d'une épreuve collective, la parole ne peut se libérer. Un processus de jugement social doit passer avant que l'on puisse trouver les moyens de cette réconciliation nécessaire avec les autres et avec soi-même, ce qui est le propre de la résilience.